

En souvenir de François Truffaut

Serge Losique

Numéro 119, janvier 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/50869ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Losique, S. (1985). En souvenir de François Truffaut. *Séquences*, (119), 5–7.

En souvenir de François Truffaut

Même si je suis un témoin privilégié de quelques grands du 7e art, j'ai toujours hésité à parler de mes amis. Sans l'insistance bien apostolique de mon bon ami Léo Bonneville, je n'aurais pas parlé cette fois-ci de François Truffaut.

J'ai rencontré François Truffaut pour la première fois à Paris en 1954. C'était à l'époque héroïque de la Cinémathèque française d'Henri Langlois où tous les jeunes cinéphilés « enragés » se pressaient comme à la première communion. Pour nous tous qui gravitions autour de Langlois, le cinéma c'était la vie ou vice versa. À cette époque, je ne savais pas que Godard, Truffaut, Rohmer, Rouch, Chabrol et d'autres assidus de la Cinémathèque deviendraient des cinéastes célèbres. Après chaque film vu chez Langlois, on discutait fermement, très souvent avec des coups de poings sur la table... C'était une sorte de ferveur quasi religieuse envers le cinéma dont personnellement je ne me suis jamais débarrassé. C'est d'ailleurs de cette époque que date ma vénération inconditionnelle envers l'oeuvre d'Henri Langlois.

Entre mes cours bien livresques à la Sorbonne, je voyais chez Henri trois ou quatre films par jour. Quelquefois il fallait même « sécher » des cours pour ne pas rater un film. Et c'est pendant que je faisais l'école buissonnière qu'un jour Henri me présenta François Truffaut. Le nom ne me disait rien, même si j'étais vaguement au courant de quelques articles qu'il avait publiés sur le cinéma. Je le trouvais sévère, un peu prétentieux. Pour lui, tous les étudiants étaient de futurs faux intellectuels... Henri se bidonnait de

notre joute oratoire. Et cette première rencontre négative aurait pu être ma dernière avec François Truffaut. Mais Langlois ne se formalisait de rien. Chez lui, étudiant ou pas, riche ou pauvre, célèbre ou inconnu, une fois qu'on devenait familier de « la maison », il fallait rendre des services physiques. Ce jour-là, Mary Meerson, la célèbre compagne d'Henri Langlois, nous chargea moi et Truffaut de transporter à la salle de la Cinémathèque (rue d'Ulm) une pile de rouleaux de papier hygiénique. Chargés comme des mules, nous traversions Paris en taxi tout en rigolant des « coups » d'Henri et de Mary.

De question banale en question banale, on a commencé à se connaître et du coup mes premières impressions négatives de lui quelques heures auparavant disparurent complètement. C'était quelqu'un qui avait un grand idéal et l'exprimait avec beaucoup de force et de franchise. Dans son ensemble, il n'aimait pas le cinéma français de l'époque. Bien sûr, il y avait quelques exceptions dont Jean

Serge Losique
Président et Directeur général
du Festival des Films du Monde

Renoir auquel il vouait une admiration infinie, et les Américains qu'il portait aux nues: Hawks, Hitchcock, Chaplin, Welles, Ray, etc. Ce qui m'amusait le plus ce jour-là, c'était qu'il me parlait comme s'il était mon professeur et comme si je ne voyais pas les mêmes films que lui.

« Tu vois, mon vieux, les Américains font du cinéma et les Français des dissertations littéraires. Notre cinéma est aussi asséché que ces filles de la Sorbonne qui préparent l'agrégation... Victime de nos traditions cartésiennes, il n'est pas capable d'exprimer l'émotion. J'en ai marre de ce cinéma étouffant. Il faut briser ces chaînes et



redonner à notre cinéma sa vraie vocation. Un cinéma qui n'exprime pas les vibrations est un cinéma mort comme la langue latine... »

Avec ses yeux vifs, son verbe rapide et passionné, sa conviction et sa sincérité, il m'était difficile de le contrarier. Pour lui et pour beaucoup d'autres, la découverte du cinéma américain chez Henri Langlois c'était comme la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb. Et le même scénario de discussions se répéta à plusieurs reprises dans des cafés du Quartier Latin...

Un jour, en 1956, à la sortie d'un film, Truffaut se jeta presque à mon cou :

— Mes projets sont prêts, je vais tourner bientôt un long métrage.

— Tiens, tu vas finir avec tes bavardages et tu vas faire du cinéma. Et l'argent ?

— Pas de problème. Tu vois, Rossellini n'a pas un sou et il a plusieurs projets.

— Tu n'es pas Rossellini quand même.

— Je travaille maintenant avec lui, je te le présenterai.

J'avoue qu'avec l'évocation du nom de Rossellini, j'étais sceptique. Avec Roberto et Henri, tous les jeunes tournaient. Ils étaient vraiment deux grands prêtres de l'espérance cinématographique de toute une génération.

Même s'il n'a pas tourné avec Rossellini, Truffaut a toujours reconnu l'influence du père du néo-réalisme sur son oeuvre : « Rossellini m'a aidé sur le plan pratique du cinéma. De plus, me disait-il, la véritable foi dans le cinéma avec toutes ses dimensions irrationnelles, ce sont Langlois et Rossellini qui me l'ont inculquée. C'est de cette foi que je suis parti à la conquête du cinéma. »

Truffaut est resté fidèle à l'essence même du cinéma. Ce fut pour moi un grand poète

sensible qui ne pouvait pas supporter l'idée que le spectateur s'ennuie en regardant ses films :

« Le cinéma est né comme un mouvement, comme un divertissement et je n'ai pas le droit d'ennuyer le spectateur. Je fais des films pour les autres et pas pour moi-même. Si j'ai souffert dans mon enfance, cela n'intéresse pas le spectateur. Ce qui intéresse le spectateur, c'est comment je traite les enfants dans mes films. De mon sentiment personnel envers l'enfance, j'essaie de rejoindre l'enfance universelle. De même si ma caméra montre les jolies jambes d'une femme, c'est que des millions d'hommes rêvent d'être accompagnés d'une telle femme comme les poètes de leurs muses. Donc, si je fais rêver le spectateur, je communique avec lui. »

Ce souci de communiquer avec le public ne s'est jamais démenti chez Truffaut. Et c'est justement à cause de ce succès auprès du public qu'une certaine critique française le négligea. Pour cette critique de l'Hexagone, le succès est toujours suspect... Pour ma part, je regrette qu'avant sa terrible maladie, il n'ait pas pu venir à Montréal pour la présentation en première nord-américaine de son dernier film, **Vivement Dimanche**, lors de l'ouverture du Festival des Films du Monde, en 1983. J'entends encore sa voix au téléphone :

« Excuse-moi auprès du public montréalais que j'adore. Si je n'avais pas ce mariage de ma fille, je serais à Montréal. Son fiancé arrive de San Francisco. Je te promets l'an prochain... Dès que tu viendras à Paris, tu me raconteras l'accueil du public. »

Il n'y a pas eu d'an prochain. François Truffaut s'est éteint, comme avant lui se sont éteints Henri Langlois et Roberto Rossellini, deux autres amis chers. Mais sa vision du cinéma n'est pas morte et il aura toujours de nouveaux publics.